

frappés, pour ainsi dire, d'une absence redoublée ? Ou comment « faire place aux vivants », si l'écart entre champ d'expérience et horizon d'attente s'est creusé jusqu'à une quasi-rupture entre les deux, ou, pire, si l'horizon d'attente a pris la figure de la catastrophe ? Voir d'une double catastrophe : de celle qui vient, qui est en marche, que l'on attend, à celle qui a bel et bien eu lieu, dont on a fait l'expérience, le tout dans un même présent. Horizon d'attente et champ d'expérience communiquent par l'entremise de la figure unitricatrice de la catastrophe. Pour poser ces questions, pour les poser en ces termes, il a fallu du temps à nos sociétés. Le dernier demi-siècle s'y est lentement, difficileusement employé. Écrivains, philosophes, historiens, politiques, institutions les ont rencontrées, affrontées, voire évitées (ils ont parfois tourné autour, comme un navire évitant autour de son ancre, en fonction du vent et du courant).

La mémoire, la commémoration, le patrioisme, l'identité sont ainsi peu à peu devenus des maîtres-mots de la fin du xx^e siècle, alors même que l'Histoire, la divinité majeure de l'Europe depuis le xix^e siècle, voyait s'évanouir son magistère, tant sur son « sol » que sur toutes ses

terres qu'avec ses missionnaires, ses marchands, ses soldats, ses administrateurs et ses savants, elle avait entrepris de « convertir » à son mode de vie historique. De fait, le glissement de l'histoire à la mémoire, dans le cours des années 1980, indiquait un changement d'époque, en exprimant un retour de cette « épave », que Febvre exhortait à abandonner au plus vite en 1946, et qui était restée entre deux eaux. Il en allait de même du patrioisme, qui est une notion pour temps de crise. Quand les repères s'effritent, quand l'accélération du temps accentue la désorientation, on cherche à préserver des lieux, des objets, des gestes, afin de rendre habitable un présent dans lequel on ne se retrouve plus. La commémoration est la reprise publique du phénomène mémoriel. Elle donne lieu à des politiques mémorielles (au niveau de l'Europe), voire à des « lois mémorielles ». Quant à l'identité, foyer organisateur de ces notions, elle est doublement porteuse d'inquiétude : sur le passé (quel est, au vrai, le passé de la France ?), sur le futur (quel peut être notre avenir commun ?), de quelle espérance l'Europe peut-elle être (encore) porteuse ?

L'expérience des catastrophes

L'Ange de l'histoire, dont Walter Benjamin a fait sa neuvième thèse sur l'Histoire, se situait à la charnière entre apocalypse et catastrophe. Avec l'ange et sa vision synoptique de l'histoire, on est encore, en effet, dans un dispositif apocalyptique. Mais, emporté par le vent du progrès, l'ange « tourne le dos à l'avenir », tandis qu'à « ses pieds s'accumulent les ruines d'une seule et unique catastrophe ». On change de registre. C'est celui du retournement du régime moderne d'historicité ou de son envers. En effet, l'histoire n'est plus progrès, mais, au contraire, ou simultanément, marche ininterrompue à la catastrophe. Ce n'est pas, on le sait, le dernier mot de Benjamin en la matière, puisque ses thèses avaient pour but de rouvrir la possibilité d'un temps messianique, qui est aussi celui de l'action révolutionnaire et de l'émancipation.

À la différence de l'apocalypse qui est, si j'ose dire, un fusil à un coup, la catastrophe est susceptible de se répéter. Nous sommes même entrés, disons-nous volontiers, dans le « temps des catastrophes » (climatique, sanitaire, nucléaire, terroriste, migratoire, ou autre), qui tend à s'imposer

comme l'horizon de notre expérience historique. Par-là, nous voulons indiquer qu'il y a un lien entre ces catastrophes et que ce qui les relie, c'est ce que nous avons fait, faisons ou, plus encore, ce que nous différons ou refusons de faire. De la prise de conscience de cette nouvelle condition catastrophique découlent des propositions à reconsidérer complètement l'Histoire moderne. Il ne convient plus de l'écrire comme l'histoire de ce progrès « indéfini », annoncé par Condorcet et qu'ont rythmé les révolutions industrielles successives, mais comme l'émergence d'une nouvelle ère géologique conduisant à mettre en danger les équilibres de la Terre. En France, Bruno Latour est sans doute l'avocat le plus constant et actif d'une conversion de notre point de vue : moins le monde que la Terre ou, mieux, *Gaia*, soit le système-Terre, dont les humains ne sont qu'un élément⁶. Vite nommée Anthropocène, cette nouvelle ère (succédant à l'Holocène), quand la faire débiter ? Les propositions varient

6. Bruno Latour, *Face à Gaïa, Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015. Dipesh Chakrabarty, « The Human and the Geological : on Anthropocene Time », *History and Theory*, 2018 (à paraître).

grandement : avec la machine à vapeur de James Watt, la première bombe atomique, plus tôt, avec la conquête du Nouveau Monde... Pour d'autres, mieux vaudrait parler de Capitalocène, plutôt que de noyer le poisson dans la généralité abstraite d'un *anthropos*. Quoi qu'il en soit, ce que l'on cherche à dater, c'est le moment où l'impact de l'action humaine sur le système de la Terre devient de plus en plus marqué et, surtout, enclenche de l'irréversibilité. Si bien qu'aujourd'hui nous nous trouvons dans la situation inédite d'avoir mis en mouvement un nouveau temps de type messianique, mais négatif, avec à l'horizon une catastrophe, chaque jour plus probable, qu'il faut tout faire pour, au moins, retarder, détourner et, si possible, empêcher. Les appels de scientifiques à agir avant qu'il ne soit trop tard sont de plus en plus fréquents et solennels. Pour les historiens, cette perspective nouvelle les amène à prendre toute l'histoire dite moderne à rebrousse-poil, en la récrivant de fond en comble⁷. En l'espace de quelques années, cette histoire qui ouvrait

d'abord un nouveau champ, celui de l'environnement, a grandi jusqu'à devenir une forme d'histoire globale, au sens propre, puisqu'elle concerne effectivement le globe terrestre. Se développant rapidement, elle se règle sur l'urgence.

Globalisation et histoire à venir

Ayant abandonné l'évolutionnisme et les téléologies providentielles, nationales, ou de classes, les nouvelles pratiques historiques se déploient désormais dans l'espace-monde, sont attentives au contemporain du contemporain et s'attachent à construire de la symétrie. De sorte que l'on voit bien comment la Globalisation pourrait apparaître comme le nouveau nom du concept d'histoire ou le nom même de l'Histoire, une fois qu'elle aura renoncé aux assurances défuntes de l'eurocentrisme et adopté la polyphonie. Le nom qui viendrait prendre le relais d'un concept fourbu : la Globalisation ou l'Histoire, l'histoire globale donc, c'est-à-dire l'histoire véritable. Ce serait, en somme, une opération devenue indispensable de substitution (et d'abord de réparation) et un exercice de lucidité, sinon d'humilité. À monde nouveau, à nouvelle expérience

7. Par exemple, Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Frescoz, *L'événement anthropocène, La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.

historique, il faut une nouvelle histoire d'hier et d'aujourd'hui, pour aujourd'hui.

Peut-être pas fausse, cette vue générale est, néanmoins, trop schématique, dès lors que l'on entre dans le concret des négociations qui ont lieu depuis une vingtaine d'années entre une histoire aspirant au global et la discipline historique prise comme institution. S'agit-il d'une nouvelle histoire ou d'une nouvelle spécialité, cherchant à être accueillie sous le large parapluie de l'histoire ? C'est bien ainsi qu'elle a d'abord cherché reconnaissance et légitimité : comme une nouvelle approche et une nouvelle problématique. Pour Sanjay Subrahmanyam, titulaire de la chaire d'histoire globale de la première modernité, récemment ouverte au Collège de France, la réponse ne fait pas de doute. L'histoire globale est une « variété » supplémentaire d'histoire, à laquelle il faut demander tout ce qu'elle peut apporter, mais pas plus : « Il y a un intérêt et une curiosité croissants pour ce type d'histoire, souligne-t-il dans sa leçon inaugurale, qui n'est pas voué pourtant – c'est ma profonde conviction – à remplacer l'histoire faite à une échelle régionale, nationale ou continentale, mais à la compléter. Je suis également convaincu que l'on peut même

trouver de nouvelles synergies en combinant ces variétés d'histoire sous le même toit. »

Mais, si l'on quitte le terrain des compromis disciplinaires, a-t-elle vocation à être plus ? À remodeler toute la maison et à s'imposer comme le concept d'histoire, qui, se trouvant en phase avec le monde d'aujourd'hui, permet de tout reprendre : de récrire ce qui a été écrit et d'écrire ce qui ne l'a pas encore été, en donnant sens à l'expérience historique contemporaine ? Rien n'est encore arrêté, même si, en une quinzaine d'années, l'histoire globale a (globalement) gagné la partie, à commencer par celle du nom. Dans une discipline friande de tournants, on peut, au moins, prendre acte d'un tournant global de l'histoire. Déjà là, et même à la mode, l'histoire globale peut-elle ambitionner d'être aussi ou encore une histoire à venir, porteuse d'un nouveau concept d'histoire en phase avec l'expérience historique contemporaine ?

Passé, présent, futur

Dans ce que je nomme l'ancien régime d'historicité (avant 1789, pour prendre une date symbolique), les acteurs avaient, certes, leur présent,

vivaient dans ce présent, essayaient de le comprendre et de le maîtriser. Mais pour s'y repérer et donner sens à leur expérience historique, ils commençaient par regarder du côté du passé, avec l'idée qu'il était porteur d'intelligibilité, d'exemples, de leçons. Et l'histoire était l'inventaire de ces exemples et le récit de ces leçons. Alors, l'histoire à venir n'excédait pas celle qui était advenue : elle ne la répétait pas, mais les règles du jeu demeuraient les mêmes. Dans le régime futuriste, ou régime moderne, c'était l'inverse : on regardait du côté du futur, c'était lui qui éclairait le présent et expliquait le passé ; c'était vers lui qu'il fallait aller au plus vite. Il orientait les expériences historiques et l'histoire était téléologique : le but indiquait le chemin déjà parcouru et celui qui restait encore à accomplir. Toutes les histoires nationales modernes ont été conçues et écrites sur ce modèle. Cette fois, l'histoire à venir ne pourrait que dépasser celle déjà advenue. Et la récrire au fur et à mesure était la tâche de l'historien.

La singularité du régime présentiste tient à ce qu'il n'y a finalement plus que du présent. Chacun en fait l'expérience dans son quotidien, personnel comme professionnel. Dans ce régime-là,

on ne sait plus quoi faire du passé puisqu'on ne le voit même plus, et l'on ne sait plus quoi faire de l'avenir que l'on ne voit pas davantage. Il n'y a plus que des événements se succédant ou se télescopant, auxquels il faut « réagir » dans l'urgence, au rythme incessant des bandeaux défilant des *breaking news* et des émissions spéciales dont rafolent les chaînes d'information en continu. Avec Internet, se sont désormais imposés le temps réel, la simultanéité de tout avec tout et le continu. Tout apparaît sur le même plan dans le présent perpétuel du réseau (où l'on ne meurt jamais). Dans cette nouvelle « condition numérique », qui est aussi une nouvelle condition historique, articuler passé, présent et futur devient plus problématique que jamais, mais apparaît d'autant plus nécessaire, et cela, alors même que, sur fond de globalisation, semble reculer la possibilité d'un récit commun : à chacun sa mémoire, son site et son blog, selon une incessante et changeante démultiplication. À l'histoire, aussi bien locale que globale, si elle veut retrouver une prise sur le monde, de prendre une vue critique sur ces nouvelles expériences du temps, en s'attachant à faire surgir, de l'apparente contemporanéité de tout avec tout, les différentes temporalités actives au

sein même de ce présent attrape-tout. Faute de quoi, l'histoire à venir ne sera que parcellisation, émiettement indéfini et érudition locale.

De plus, il est devenu clair que le présentisme n'était pas le même pour tous. Car il y en a au moins deux : un qui est choisi (celui des connectés et des gagnants de la mondialisation) et un second, qui est subi (précisément par tous ceux à qui le projet est interdit, qui vivent au jour le jour et dont le nombre va croissant). Ainsi ceux que l'on nomme désormais les « migrants » (soit des gens dont la seule qualité serait d'être en train de migrer, enfermés dans un présent qui dure, sans passé et sans avenir). Les termes émigrés et immigrés indiquent, au moins, un mouvement dans l'espace et dans le temps. Le migrant, lui, est ballotté sur une embarcation de fortune au milieu de la Méditerranée. Ainsi, loin d'être uniforme et univoque, le présent présentiste est fracturé, traversé de failles qui manifestent des temporalités désaccordées ; et plus les désaccords s'approfondissent, plus les risques de conflits augmentent. Michel Foucault assignait au philosophe la tâche de « diagnostiquer le présent », c'est-à-dire ses failles, l'historien peut, je crois, le faire aussi à sa façon, en étant attentif à ce qu'Ernst Bloch avait

appelé le « simultané du non-simultané », en faisant surgir, de l'apparente contemporanéité de tout avec tout, les différentes temporalités qui traversent ou minent ce présent impérieux. C'est une façon, parmi d'autres, d'éclairer le moment contemporain et d'appréhender l'actualité. Et donc de guetter une possible histoire à venir.

Quand le futur s'efface ou devient si menaçant que l'on désespère d'avoir encore prise sur lui, c'est un bon moment pour les prophètes du bonheur ou du malheur. Vous pouvez changer votre présent (le bonheur est à votre porte), ou votre présent va empirer (mais vous n'y pouvez rien). Quant à la mobilisation de schémas apocalyptiques, c'est, si je puis dire, une vieille affaire, depuis le Livre de Daniel au moins. En situation de crise, sans issue aucune, ne reste plus qu'à guetter les signes avant-coureurs d'un total bouleversement, qui verra les persécutés et les justes finalement reconnus, et à compter les « jours » qui les séparent de la fin. Aujourd'hui, l'apocalypse fait recette, en particulier sur les écrans, mais il s'agit d'une apocalypse négative, qui n'ouvre pas sur du tout autre et qui s'intéresse au jour d'après. *La Route* de Cormac McCarthy m'avait frappé par cette exploration de l'après, d'une terre qui

n'est plus que cendres et d'un temps qui n'est plus qu'un présent glacé. Ces apocalypses d'aujourd'hui sont, en fait, des catastrophes, qui représentent un certain nombre de traits de l'apocalypse d'antan ! Pour ceux qui y croient, l'apocalypse fait sens, la catastrophe, non, elle vous tombe littéralement dessus. L'apocalypse n'arrive qu'une fois, c'est bien pourquoi elle peut toujours être différée (on peut toujours reprendre les calculs de son advenue), la catastrophe, en revanche, se répète. Tout ce que l'on peut faire, c'est s'employer à la prévenir, à la détourner, à la retarder. On ne retarde pas l'apocalypse. L'une et l'autre relèvent de deux temporalités différentes. La catastrophe est une apocalypse pour temps présentiste. Günther Anders, Hans Jonas, Jean-Pierre Dupuy ne sont pas des apocalyppticiens, mais sont plutôt dans la posture du prophète : voici ce qui va arriver, sauf si...

Le présentisme et après ?

Depuis peu, on entend des appels, voire des injonctions à s'extraire du court-termisme ambiant. Pour les politiques, cela veut dire être à même de proposer, à nouveau, une vision (ou, en

version *soft*, du rêve) et, du côté des historiens, s'employer justement à rouvrir l'histoire. Cela suffit-il ? Sûrement pas, mais c'est un signe et un début. On ne sort pas du présentisme comme on passe de l'heure d'hiver à l'heure d'été, mais nulle raison, non plus, de le vivre sur le mode du bien connu « il n'y a pas d'alternative ». Sortir du présentisme veut dire quoi ? Rouvrir le futur, oui, mais quel futur ? Pas celui du régime moderne d'historicité, qui, si j'ose dire, a largement fait ses preuves. Mais aussi rouvrir le passé, mais, également, lequel ? Tant que la lumière venait de l'avenir, le passé était, lui aussi, éclairé. L'historien savait quoi retenir et quoi oublier du passé. L'histoire (des vainqueurs) s'écrivait aisément, sinon allégrement. Mais quand cette lumière a disparu, le passé s'est, lui aussi, obscurci. Ce qui a laissé toute sa place à la mémoire et à l'histoire des oubliés, des minorités, des vaincus.

Une autre voie, balisée par Walter Benjamin et, plus encore, par Paul Ricoeur (souvent réunis en dépit de ce qui les sépare), invite à rouvrir l'avenir en partant du passé. Sa réouverture passe par le dégagement des possibles du passé qui n'ont pu advenir. Le passé n'est justement pas (que) le passé, c'est le futur inaccompli du passé

qui nourrit le futur et qui, reliant ainsi passé et futur, peut permettre une transmission effective et une action significative. On est loin de l'avenir moderne (dont la Révolution a été tout un temps la figure centrale), puisqu'on commence par se tourner vers le passé pour en dégager les « potentiels ». À l'évidence, il ne s'agit pas non plus de réactiver l'ancien modèle de l'*historia magistra*, où c'était le passé qui était le modèle. Plusieurs livres tout récents, qui se placent nettement dans cette perspective, ont au moins valeur de signes⁸. À la limite, on pourrait parler d'une approche de type prophétique du passé : d'un passé déchiffré comme annonce ou préfiguration, mais, attention, simplement possible, dans la mesure où nulle Révélation ne vient donner un sens univoque à cet « Ancien Testament » à retrouver qu'est le passé. Ce sont bien autant de tentatives pour sortir du présentisme, en rétablissant une circulation effective entre passé, présent

8. Camille de Toledo, Aliocha Imhoff, Kantura Quiros, *Les Potentiels du temps*, Paris, Manuella Éditions, 2016. Quentin Delermoz, Pierre Singaravélou, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, 2016. Peter Wagner, *Sauver le progrès. Comment rendre l'avenir à nouveau désirable*, Paris, La Découverte, 2016.

et futur. Puisqu'une société (pour « faire société ») a besoin d'un moteur à trois temps. Et une histoire à venir aussi.